

Servette, seul contre tous

Depuis près de quinze ans, la Suisse française attendait que l'un de ses clubs brise la suprématie alémanique. Dans un cavalier seul impressionnant, les « Grenat » ont renversé toutes les résistances, abattu la coalition de cinq adversaires de la Suisse allemande qui se dressait sur leur route.

Le triomphe de l'équipe genevoise est l'arbre qui cache la forêt. Jamais en Romandie, le football n'a accusé une crise aussi grave. Lausanne-Sports, le dernier champion issu de Suisse Romande (1965) ne sait s'il repartira la saison prochaine. La situation financière est désastreuse. Les dirigeants cherchent à monnayer les deux ou trois joueurs de classe (le gardien Burgener, le demi Favre, l'attaquant Cornioley) qui possèdent encore une certaine valeur marchande.

A Neuchâtel-Xamax, la vente de Michel Decastel fait entrer dans la caisse 400 000 francs suisses qui suffiront à peine pour combler un déficit dû à la non-qualification au tour final du championnat. L'entraîneur Erich Vogel risque de perdre un autre de ses meilleurs atouts, le stoppeur Osterwalder que convoite le FC Bâle.

A Sion, c'est l'hémorragie. Après avoir déjà cédé Valentini, Barberis, Trincherro et Coutaz au cours de ces trois dernières saisons au FC Servette, le club valaisan laisse partir l'ailier Sarrafin à Genève, et son arrière international Inalbon aux Grasshoppers.

Le public français a eu l'occasion de découvrir le FC Servette à travers les retransmissions des matches de la Coupe des Vainqueurs, contre Nancy. L'équipe genevoise est devenue compétitive au plus haut niveau. Son entraîneur Peter Pazmandy a patiemment forgé un instrument de combat qui tire sa force de la maîtrise de son jeu collectif. Constamment opposés à des formations adeptes d'un marquage individuel strict, « à la culotte », les Genevois ont

trouvé la parade. Ils s'efforcent de pratiquer en passes courtes, d'obtenir une complète interpénétration entre les lignes.

Ce football recèle toute la régularité des mouvements d'horlogerie fort sophistiqués que l'on admire dans les vitrines des grands bijoutiers de la ville de Calvin. Cette maîtrise d'ensemble suffit largement sur le plan national. Dans l'aventure européenne, les Servettiens ont payé l'absence d'un attaquant aux actions dévastatrices. Il y a deux ans, « Joko » Pfister était le fer de lance dont les rushes transportaient la foule d'en-

thousiasme. Aujourd'hui, l'international tient toujours un rôle essentiel mais une mauvaise blessure à un genou a beaucoup freiné son élan. Son démarrage n'est plus aussi violent, décisif. En revanche, Pfister a marqué de grands progrès sur le plan de la compréhension du jeu.

Le Hollandais Piet Hamberg, après un premier tour prometteur, a marqué le pas. L'ex-ailier de Twente est devenu un avant centre qui bouge beaucoup. Sur le plan de la mobilité et de l'engagement physique, le Batave apporte davantage que son pré-

décesseur Martin Chivers. Seulement, l'Anglais était plus habile dans la remise. Il excellait dans l'art du « une-deux ». Au terme de sa première saison à Genève, Hamberg sait qu'il n'a pas encore entièrement convaincu. Il devra apprendre à mieux doser ses efforts, à s'appuyer plus fréquemment sur la collaboration de ses partenaires. Sans avoir la stature et la puissance du grand Piet, le petit Peterhans est lui aussi un « battant » qui se perd parfois dans des entreprises brouillonnes. Cet avant centre est contraint d'évoluer à l'aile où il est visiblement gêné aux entournures. Il doit sa titularisation à la disparition d'Angelo Elia. Venu de Lugano, ce garçon de 21 ans faisait sensation à ses débuts aux Charmilles par l'aisance de son jeu. Le président Cohannier croyait bien avoir déniché l'oiseau rare. Le dribble, la puissance de tir, le jeu de tête, Elia possédait tout. Malheureusement, il lui manquait la volonté de faire réellement carrière dans le football, de faire réellement carrière dans le football professionnel. Cet étudiant en psychologie ne trouvait pas le contact avec ses camarades. Gêné de surcroît par un mal lancinant à l'aine, le Tessinois se retirait par la petite porte en mars, au lendemain de l'échec devant Fortuna Dusseldorf en quart de finale de la Coupe des Vainqueurs de Coupe.

Le président Roger Cohannier le confie à qui veut l'entendre : « Donnez-nous des ailiers de qualité, et je serais comblé... ». A juste titre, il estime être paré pour le reste. Les puristes se délectent à suivre les évolutions des lignes arrières. Les deux stoppeurs Trincherro et Guyot se dédoublent dans le contrôle de l'avant centre adverse. Il n'y a pas de libero fixe et le recours au hors-jeu se fait avec une rare intelligence.

Servette est certainement plus proche de Nantes que de Strasbourg.

« Didi » Andrey le voltigeur

Avant de désarmer ses derniers censeurs, « Didi » Andrey aura attendu d'avoir 28 ans. Pendant des années, le Genevois fut accusé d'être un footballeur de salon. Trente ans avant lui, un autre merveilleux gaucher du FC Servette, « Lulu » Pasteur s'était vu accoler cette étiquette.

Aujourd'hui, les mérites d'Andrey sont unanimement reconnus. Pour convaincre ses compatriotes, il fallut les éloges d'étrangers. C'est le Yougoslave Jerkovic qui le premier cette saison, s'étonna de voir le Servettien ignoré par le sélectionneur. Devenu le maître à jouer du FC Zurich, l'ex-stratège du Hajduk Split avait mesuré à ses dépens la valeur du gaucher des Charmilles.

Né le 13 juin 1951, Andrey fit ses premières armes parmi les cadets servettiens. Ses exercices de virtuosité, son amour du football brésilien lui valurent ce surnom de « Didi ». Junior encore, il passait à Etoile Carouge. Il évoluait en compagnie de garçons de talent mais assez inconstants dans l'effort. Aux côtés de Philippe Pottier, Andrey avait la possibilité de donner sa pleine mesure.

A 22 ans, il tentait une expérience en Suisse alémanique. Engagé aux Grasshoppers, « Didi »

avait le sentiment de tomber sur une autre planète. Un problème de communication le reléguait en réserve. Il fallait à la fois surmonter l'obstacle de la langue et celui d'une conception de jeu totalement différente. De retour à Genève, Andrey retrouvait à Carouge la plénitude de matches sans histoire au niveau de la deuxième division. Un nouveau départ l'amenait cette fois à Neuchâtel où il n'était pas plus heureux. Law Mantula lui demandait de jouer ailier. Andrey se refusait à composer. Après une saison de quasi inaction, il revenait pour la seconde fois dans sa ville natale. « Didi » songeait alors sérieusement à abandonner la compétition.

Jürgen Sundermann, l'entraîneur allemand du FC Servette, lui offrait une chance inattendue en 1974. A 23 ans, cet intérieur aux passes millimétriques et aux coups francs percutants acceptait de retrousser les manches, de forcer sa nature afin de se plier aux exigences du football de haute compétition. Son passage au Servette avait fait l'objet d'un prêt qui devenait un transfert définitif en 1975. Avec le succès que l'on sait.

J.D.